

*« La vérité est fille du temps,
et je ne ressens nulle honte à être sa sage-femme »*

Johannes Kepler, 1602.

À qui plaire ?

Il y a si longtemps, mais je m'en souviens précisément. C'était à la fin du mois de novembre, quelques jours après mon dixième anniversaire. Ma mère était venue me chercher sur les marches de l'école. C'était rare. Un jour exceptionnel, un de ceux qu'on n'oublie pas. J'étais assis dans ce petit cabinet sombre. À ma droite, contre le mur, une lourde horloge distribuait bruyamment les secondes. En face de moi, le vieux juge aux affaires familiales me dévisageait par-dessus ses lunettes, consultait un dossier, puis me regardait à nouveau. « Tu sais que tes parents divorcent, n'est-ce pas ? » m'avait-il demandé. Et pour la première fois, je me suis senti responsable de leur séparation. Il a tenté de me rassurer. Je pensais qu'il cherchait à me mettre en confiance pour me faire avouer quelques larcins ou mensonges dont je m'étais rendu coupable ces derniers mois. Je me suis souvenu de cette encyclopédie d'astronomie que j'avais dérobée à la bibliothèque de mon quartier quelques jours auparavant. Mais celle-là, je ne la rendrais

pas. Elle était faite pour moi, parce que personne d'autre que moi ne pouvait en apprécier la valeur. C'est ce que je pensais à l'époque. Le vieux juge m'avait expliqué que j'allais passer la semaine chez un de mes parents, le week-end chez l'autre, que le temps des vacances serait partagé équitablement, que c'était la meilleure solution. Il avait ajouté qu'il déciderait si j'allais suivre ma mère ou si je resterais chez mon père. « Chez qui préférerais-tu passer la semaine ? » Je ne m'attendais pas à cette question. J'ai alors compris les raisons du récent changement de comportement de mes parents. Depuis quelques jours, ils avaient déposé les armes et cessé le chantage. Ma mère avait même osé une caresse aussi inhabituelle que maladroite, la veille, au moment de m'endormir. Le juge avait insisté pour que je réponde. Je suis resté silencieux. J'écoutais l'horloge et je n'ai pas avoué le vol de l'encyclopédie, ni ma préférence pour l'un de mes parents. Il m'était impossible de savoir à *qui plaire*, et quelles en seraient les conséquences. Je n'ai donc rien dit. Le juge avait ajouté : « Il faut voir le bon côté des choses. C'est bientôt Noël, tu le fêteras deux fois ! » Je n'étais pas convaincu, et constatant mon embarras, il avait ajouté : « Tu sais, mon garçon, avoir deux foyers, c'est toujours mieux que de ne pas en avoir du tout ! » Ces derniers mots m'ont marqué ; ils ont changé ma vie. Deux foyers ? Deux foyers... Je me souvenais de l'encyclopédie d'astronomie que je gardais cachée sous mon matelas. L'astronome Johannes Kepler y évoquait « deux foyers », mais de quelle façon ? Dans quel ordre ?

Lorsque nous avons quitté le cabinet du juge, la pluie balayait les rues de la ville. Ce jour-là, il tombait comme à Gravelotte. Les roues des automobiles tranchaient les larges flaques d'eau qui maculaient la chaussée et qui se reconstituaient aussitôt, en laissant une cicatrice de mousse grise qui se défaisait lentement. La démarche rapide et la poignée de main ferme de ma mère trahissait de la colère que le mauvais temps ne pouvait à lui-seul justifier. « Je ne laisserai pas la garde à ton père, tu m'entends ? Tu resteras avec moi, un point c'est tout ! » Elle tirait nerveusement sur son long chapeau noir pour mieux s'abriter du déluge. Le fin sisal filtrait quelques perles d'eau qui glissaient le long de son visage. Ma mère pouvait être gracieuse et délicate, même fragile. Je crois que je l'ai aimée. Issue d'une famille modeste, son second mariage avait été une revanche, une victoire sociale. Elle avait de l'argent, acquis une certaine notoriété dont elle usait fort habilement et avait dû avoir un enfant dont j'ai compris

plus tard qu'elle ne voulait pas. Mais ses nombreuses relations extra-conjugales et sa consommation d'alcool l'avaient amenée à se compromettre aux yeux de son mari. Ces légèretés et cette impéritie allaient peut-être lui coûter. Mon père était notaire, comme l'avait été le sien. Il avait reçu une éducation stricte. Il parlait peu, cultivait la rigueur, ne fumait pas, ne buvait jamais, et ses week-ends étaient studieux et monotones. Il avait grande allure, il n'aimait pas l'agitation et le bruit. Il se passionnait pour les monarchies des 16^e, 17^e et 18^e siècles. Lorsqu'il lui arrivait de s'assoupir, après le déjeuner, ma mère me rappelait à l'ordre et, sur le ton de la dérision, elle me disait : « Chut ! Le roi sommeille. » Il était apaisant et équilibrait de sa seule présence les impatiences de ma mère, jusqu'à ce qu'elle décide, sans l'avertir, qu'il ne lui était plus suffisant.

De retour au domicile familial, seul dans ma chambre, je me suis précipité vers la précieuse encyclopédie. Elle était là, cette loi du Grand Kepler que le vieux juge ignorait sans doute.

« Les planètes du système solaire décrivent des trajectoires elliptiques, dont le Soleil occupe l'un des deux foyers. »

Mon intuition était bonne ! Ainsi était né l'incipit de ma démonstration. Je comprenais que j'étais, moi aussi, sur une trajectoire qui orbitait de façon permanente autour des deux référents majeurs de ma vie, en les contournant sans cesse. Je n'avais donc aucun choix à faire. Cette loi universelle, devenue une métaphore, me convenait parfaitement. Elle avait été écrite pour moi. Mon père, acteur principal de la scène et source de gravité, éclairait le chemin tandis que ma mère occupait cette autre place de façon plus discrète, même si elle continuait à briller par son absence et son inconstance. Mes parents avaient retrouvé leurs positions respectives dans ce désordre familial. Tout était plus clair, je me sentais moins seul. Désormais, quel que soit le foyer que j'approcherais, en m'éloignant de l'autre, j'avais la certitude de l'éternité de ce mouvement.